

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED. BUREAU: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

L'EXPOSITION.

Nous lions dans le Gaulois. Le Matin publiait récemment le triste tableau de ce que l'on pourrait appeler les valeurs d'Exposition.

Notre confrère n'est assurément pas de ceux contre lesquels M. Waldeck Rousseau et M. Millerand ont entrepris de défendre la république; s'il n'est pas tout à la dévotion du ministère, il a du moins quelque tendance à ne le point déoblier.

Il a donc plus de liberté que nous n'en aurions nous-mêmes pour apprécier les résultats économiques de la grande foire internationale.

Si je m'avais de reproduire les chiffres qu'il nous donne et les bilans qu'il nous fournit, les journaux apprivoisés me reprocheraient de sacrifier à l'esprit d'opposition la gloire nationale.

L'Exposition universelle est, en effet, intangible, on ne la doit pas discuter, et si je ne reculais devant une ellipse trop hardie, je dirais que c'est à l'heure actuelle le seul culte reconnu par l'Etat.

C'est, d'ailleurs, le plus sincèrement du monde que j'en reconnais l'incomparable éclat. De mémoire d'homme on ne fit rien de plus beau, et cette revue générale des progrès accomplis par l'humanité dans toutes les branches de l'art, des sciences et de l'industrie est pour enthousiasmer ceux-là même qui professent obstinément le nil mirari classique.

Les chiffres du Matin m'ont surpris; ils m'ont même trouvé plutôt incrédule; ils sont cependant exacts et, hélas! probants. L'Exposition n'est pas, pour un grand nombre d'exposants, ce que l'on appelle une bonne affaire.

Dans la Belle Hélène, le berger Paris proclame que la beauté n'est rien sans un peu d'abandon. L'Exposition est belle, mais elle manque d'abandon. Elle ne nous sollicite pas, ne se montre pas prévenante; elle nous attire par son incontestable splendeur et ne met aucune coquetterie à nous retenir.

En quatre mots, elle n'est pas gaie. Il y a cependant des coins où l'on s'amuse, et la rue de Paris, notamment, est loin d'engendrer la tristesse, mais il faut la chercher, la trouver, ce qui n'est pas une entreprise absolument aisée.

Les palais sont nombreux et encombrants, on a trop sacrifié à la perspective, et, quand on a mis le pied dans ce monde nouveau, on se sent perdu, comme un étranger que l'on abandonnerait brusquement sur la place de l'Étoile; on ne sait où diriger ses pas.

On enfle tout d'abord la merveilleuse avenue du pont Alexandre, on visite le Grand et le Petit Palais, on est dans la rue des Nations; quand on a fait son petit tour d'Europe—très intéressant mais relativement austère—on tourne à droite et après mille détours on se retrouve dans la rue des Nations. On veut prendre à gauche et le trottoir roulant vous barre la route; il vous faut un guide et c'en est fait de la "belle flânerie au bon soleil, sans objet déterminé, sans but préconçu, qui était l'un des charmes de l'Exposition de 1889.

Je ne voudrais pas contredire M. Picard, qui est à la fois un fort galant homme et un administrateur éminent, mais je crois bien que l'on eût mieux fait de

confier à d'autres la mise en scène de l'Exposition universelle. M. George Berger avait fait ses preuves en 1889, il n'y avait aucune raison pour le disqualifier. Il n'y a qu'à voir et à comparer les deux hommes pour se convaincre que leurs conceptions d'une grande kermesse ne se peuvent rassembler. M. Picard est long, maigre, toujours vêtu d'une redingote flottante et étroitement boutonnée. Ses joues sont creuses, ses yeux enfoncés, son front est vaste et dénudé, son profil saillant et pointu. C'est un triste.

M. Berger est au contraire petit, rondlet et souriant. Les pans de sa jaquette sont rejetés à droite et à gauche par une légère proéminence abdominale; on l'aborde sans façon, et de suite on lui tend la main. Dans toute sa personne, on ne trouve rien qui ne soit en harmonie avec son caractère. Volontiers, il se familiarise, ne dédaigne pas le mot pour rire et se garde de toute solennité dans ses gestes et dans ses propos. En le voyant, on dit: "C'est un bon vivant". En réalité, M. Berger est un parisien du boulevard, tandis que M. Picard est un provincial de la montagne Sainte-Genève.

Celui-ci a passé par l'École polytechnique; il y a certainement acquis des qualités positives dont il a trouvé l'emploi dans les postes élevés où l'appelaient la confiance très justifiée de nos gouvernants, mais il y a perdu cette fine essence intellectuelle que Nestor Roqueplan avait baptisée la Parisité, et qui se perd dans une fréquentation trop prolongée de l'X et de ses racines oubliées.

À la fin du siècle dernier, il eût magnifiquement organisé la fête de l'Étre Suprême, mais je le crois incapable de préparer dignement la foire de Neuilly. Or, ce qui manque le plus à l'Exposition, c'est précisément la foire de Neuilly.

L'Exposition, cependant, fait de très belles recettes. On y va beaucoup, mais on n'y reste pas de l'aube au crépuscule, et surtout on n'y fait pas des dépenses qui puissent couvrir les énormes sommes avancées par les exposants.

La faute n'en est pas, il faut le reconnaître, à M. Picard. On a voulu faire trop grand, trop grand.

On a voulu fixer les dépenses sur les recettes probables ainsi qu'il est de règle dans toute maison bien ordonnée, on a procédé en sens inverse.

On a dit: Nos frais se montent à tant de millions, il faut que nous les récupérions sur les visiteurs et les exposants. Ceux-ci, éblouis par les perspectives qu'on déroulait à leurs yeux, ont escompté follement le succès; ils ont payé les emplacements qui leur étaient nécessaires, depuis 200 jusqu'à mille francs le mètre; ils ont édifié sur les terrains loués des constructions des plus coûteuses et n'ont rien ménagé pour participer largement à l'éclat de cette Exposition qui devait les enrichir.

Peut-être pourrions-ils se tenir d'affaire si l'on avait fait un choix judicieux entre tous les postulants. Autrefois, on protégeait le commerce des villes contre la concurrence en interdisant l'établissement de deux industries similaires dans une même rue. Un épiciers, par exemple, ne pouvait pas ouvrir boutique à proximité d'une autre boutique d'épicerie.

M. Picard eût agi sagement en s'inspirant de cette vieille tradition. Malheureusement, le souci de la recette assurée ne lui a pas permis de considérer l'intérêt de

ceux qui lui apportaient leur argent, il a livré les terrains dont il disposait à tous venants. Qui-conque payait était admis.

Il en résulte que, notamment, les établissements où l'on boit et où l'on mange sont en quelque sorte les uns sur les autres. Il n'y a pas de public pour un si grand nombre de buvettes et de restaurants, et ceux qui font quelques affaires sont obligés, pour rentrer dans une partie de leurs frais quotidiens, de rançonner outre mesure leur clientèle de passage.

Et ce que j'écriais ici des restaurants peut s'appliquer aussi justement à beaucoup d'autres industries.

On n'a pas montré plus de discernement dans le choix des attractions. Au lieu d'encourager ceux qui offraient de concourir à l'amusement de nos hôtes étrangers on les a—comment dirai-je?—exploités de la plus cruelle façon.

On les a traités comme de simples mercantis, ces fainéantistes pen familiers avec les règles sévères de la comptabilité.

Les fabricants, les commerçants peuvent toujours tirer quelque profit de l'énorme réclame internationale que leur fait l'Exposition, mais ce restera à eux malheureux peintres, acteurs, chanteurs, entrepreneurs, prompis de spectacles éphémères, quand ils auront vidé leurs bourses et engagé leur avenir au profit de leurs créanciers?

N'est-il pas étonnant de ne leur point imposer de ruineuses avances de récupérer sur leurs bénéfices éventuels les prix des locations qui leur sont consenties?

On leur eût dit: "Si vous réalisez une fortune nous en aurons notre part, mais si vous faites de mauvaises affaires, vous ne pourrez pas nous accuser d'avoir causé votre ruine."

Et malgré tout, quand on sort de cette admirable foire, on ne peut se défendre d'une certaine fierté patriotique.

Il y a à un effort extraordinaire et nous avons réalisé une conception qui dépasserait certainement le génie artistique de tout autre peuple!

Il y a dans cette immense enceinte une telle accumulation de merveilles que l'on en sort avec une véritable courbature morale.

L'esprit se fatigue à la contempler; l'esprit se lasse à le étudier. On passerait des semaines entières au Petit Palais, et l'on ne voudrait pas s'éloigner des expositions rétrospectives.

Toute la vieille France est là, la France militaire, la France artistique, témoins solennels et muets de notre grandeur passée. On oublie le temps présent à rêver sur ces souvenirs glorieux; on appréhende le réveil qui nous met en face de réalités décourageantes.

Pour n'y plus penser, retournons au boulevard. Là nous retrouvons le mouvement, la gaieté, la vie, et nous comprenons pourquoi nos Expositions à nous attirent le monde entier, tandis qu'on ne se déplace guère pour voir celles des autres capitales.

C'est que la véritable Exposition, c'est Paris. C'est Paris que l'on vient voir, c'est à Paris que l'esprit se retrempe, et notre grande foire internationale est le prétexte que l'étranger se donne à lui-même pour venir à Paris.

UNE LETTRE ASSEZ CURIEUSE.

On trouve dans la correspondance de Hans de Bulow, que publie en ce moment, à Leipzig, la scur du célèbre musicien, une lettre assez curieuse qu'il écrivit à Nietzsche en 1872. Le philosophe, tout pénétré encore d'un juvénile enthousiasme pour les œuvres de Wagner, venait de composer la musique d'un poème symphonique qu'il s'était empressé d'envoyer à Hans de Bulow. La sincérité paraissait à Bulow l'une des plus belles qualités de l'homme et le premier devoir de l'ami. Voici donc la lettre qu'il adressa à Nietzsche pour le remercier de l'envoi de sa partition: "Votre Méditation sur Manfred est un comble d'extravagance fanatique et la chose la plus désagréable que j'aie depuis longtemps vue sur du papier à portées. J'ai dû me demander si tout cela n'était pas une plaisanterie et si vous n'aviez pas voulu écrire une parodie de la soi-disant musique de l'avenir? Est-ce expressé que vous vous moquez de toutes les règles de l'harmonie, de la syntaxe et de la grammaire de l'art? En dehors de l'intérêt psychologique, — car dans votre féroce ouvrage on sent un esprit distingué malgré toutes ses erreurs, — votre Méditation n'a au point de vue musical, que la valeur d'un crime dans le monde moral. Je n'ai pu y découvrir aucune trace de l'élément apollonien, et, quant à l'élément bachique, j'ai dû, je l'avoue franchement, penser plutôt à l'élément dionysiaque. Si vous avez réellement un besoin impérieux de vous exprimer dans la langue musicale, il est indispensible que vous vous appropriiez d'abord les premiers éléments de cette langue. Si vous prenez un sérieux votre incursion dans le domaine de la composition, ce dont je dois encore douter, ne composez au moins que de la musique vocale et donnez à la parole le gouvernement de la nacelle qui vous balloie sur une mer sauvage de sons. Encore une fois, excusez-moi, vous avez désigné vous-même votre musique comme effroyable; elle l'est, en effet, et plus effroyable encore que vous ne pensez. Elle ne fait pas de tort à l'univers, mais elle est pire: elle est malsaine pour vous-même, et vous ne pouvez pas mener vos loisirs d'une façon plus mauvaise qu'en violant l'interdit de cette façon." Nietzsche ne garde point rancune à Bulow de cette brutale franchise. Il lui écrit, au contraire, pour le remercier et, tout en avançant ses torts, il lui fit confiance que, si mauvaise qu'elle fût, la composition de sa musique lui avait fait connaître les plus grandes et les plus douces joies.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les Rois de France à Cherbouy. Révères Chinoises. La Mode. La Chine et les faux cheveux. Microbiologie. La Polka des Émures. Mœurs Chinoises. Connaissances utiles. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondaines, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

UNE ANECDOTE.

L'amusante histoire suivante fait en ce moment le tour de la presse allemande. L'autre jour, à six heures du matin, Guillaume II arrive inopinément—suivant son habitude—au quartier du 1er régiment royal de dragons, en garnison à Berlin. Les escadrons, déjà en formation de route, étaient prêts à partir, tous les officiers étaient à leur poste, seul le colonel se faisait attendre.

L'Empereur donna l'ordre de surseoir à son départ jusqu'à ce que le commandant du régiment fût arrivé. Celui-ci descendit de ses appartements au bout d'une demi-heure, et quand il aperçut son souverain l'attendant, très calme, au milieu de la cour, il voulut se précipiter vers lui pour lui rendre ses devoirs et surtout tâcher de s'excuser. Mais l'Empereur, sans mot dire, lui fit signe de prendre aussitôt le commandement de sa troupe et de la mener sur le terrain des manœuvres.

Pendant l'exercice, auquel il assista jusqu'à la fin, l'Empereur ne desserra pas les dents. Puis, toujours, sans une parole, il quitta le camp de manœuvre et retourna à Berlin, laissant le malheureux colonel en l'air à la plus vive terreur, sûr d'avance que son avancement était à tout jamais compromis.

Un peu avant dîner, le jour même, une estafette sonnait au logis du colonel et remettait à ce dernier le paquet destiné au commandant du 1er régiment royal de dragons. Tremblant de la tête aux pieds, le colonel développa le mystérieux envoi de Sa Majesté... C'était un réveil-matin!

La beauté se rapporte au sang. Un sang pur donne une peau fine. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cacaret, Candy Cathartic épure le sang et le garde ainsi en stimulant le foie par ses effets et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, points noirs et de tous les vilains et maléfiques éléments qui se trouvent dans votre sang. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10c., 25c., 50c.

AMUSEMENTS.

WEST END.

L'orchestre Weldon, remarquablement composé d'artistes de premier mérite, attire toujours la foule au West End. Ses programmes sont extrêmement variés et ses exécutions irréprochables. Mais c'est surtout sur le bicyclette Falrey que nous appelons l'attention des amateurs. Il exécute sur son instrument de véritables prodiges. A lui seul, il vaut la peine de déplacement.

PARC ATHLETIQUE.

Au Parc nous avons, depuis le commencement de la semaine, à la plus grande joie du public, "Fatinizza" qui attire, tous les soirs, la foule au casino. Dimanche soir, première de la "Princesse de Trébizonde", un chef-d'œuvre de musique légère, une des meilleures inspirations d'Offenbach. La nouvelle pièce aura plus de succès encore que "Fatinizza".

MOT DE LA FIN.

En cour d'assises. On juge un individu qui, après s'être assuré pour une forte somme, a mis volontairement le feu chez lui. Un témoin à charge dépose: —L'accusé, dit-il, était connu dans le quartier pour un homme criblé de dettes, et à mon avis, on allumait cet incendie... il comptait les éteindre!

BOIS DE CONSTRUCTION.

Table with 4 columns: Yard Spot Quotations, Ceiling, per foot, 100 12, 200 12, 300 12, 400 12. Rows include various wood types and prices.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$6.00, 6 mois \$3.50, 3 mois \$2.00.

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: Un an \$7.50, 6 mois \$4.50, 3 mois \$2.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00, Un an \$12.00, 6 mois \$7.00, 3 mois \$4.00.

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger: \$3.00, Un an \$18.00, 6 mois \$10.00, 3 mois \$5.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O.

Commencé le 15 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIÈRE PARTIE

Une Haine d'un Siècle

VII PREMIÈRE JOURNÉE.

(Suite.)

—Michelle! Michelle!

Mais la pauvre fille n'entendait plus. Alors, redoutant un malheur, Colette descendit derrière elle, essayant de la rejoindre.

Michelle courait avec une rapidité vertigineuse. Déjà elle était loin.

Et, du château, on la voyait, descendant, avec de grands gestes d'insensée, la prairie qui longeait la rivière.

Colette en lui voyant prendre ce chemin eut un pressentiment sinistre.

—Elle va se noyer! Et personne dans la prairie pour arrêter la pauvre folle, personne pour l'empêcher d'exécuter son projet.

Au château, quand on se rend compte de ce qui se passe, il est trop tard pour intervenir: les deux jeunes filles sont trop loin, il faut que le drame qui vient de commencer s'achève entre Colette et Michelle.

Et il se passe, ce drame, en quelques minutes. Michelle n'a pas d'hésitation. En proie à son accès de folie, elle parvient au bord de la Sevre.

La rivière roule ses eaux en torrent boueux, grossie par les pluies et la neige fondue. Michelle s'y laisse tomber. Colette a tout vu, mais ne ralentit pas sa course.

—Elle sait nager, et, on l'a vu, elle est brave. Quand elle arrive, Michelle n'a pas complètement disparu. Co-

lette la voit tournoyant au courant rapide, un instant arrêtée par des branches d'arbre retombantes.

Colette fait un signe de croix et se précipite. Elle a le temps de rejoindre Michelle au moment où celle-ci s'enfonce et s'aide d'un des branches elle regagne la rive.

Mais là, épuisée par la course furieuse, par l'effort qu'elle vient de faire, elle tombe sur le pré, à côté de la fille de Soubise.

Toutes deux sont évanouies. Du château, on a eu le temps d'accourir.

Roland et Horace ont tout vu; ils sont là, ils les transportent à Villefort, où des soins empressés leur sont prodigués et les rappellent à la vie.

C'est Colette qui, la première, revient à elle.

La duchesse est restée seule auprès des jeunes filles, des vêtements de rechange leur ont été apportés; elle aide Colette à s'habiller.

Roland et Horace attendent dans une chambre voisine. Roland est de plus en plus sombre.

Mais cette fois, sur ses traits, ce n'est plus ni la haine, ni la colère, ni la cruauté, c'est une tristesse profonde, intense, incurable. Et ses yeux, parfois, à la dérobée, s'emplissent de larmes. Quant à Horace, il ressent encore, entre ses bras, l'impression

de ce corps élégant et svelte, si parfait, qu'il a tenu un instant contre son cœur, dans un abandon absolu, et il en est comblé d'orgueil.

Enfin, Michelle, à son tour, reprend connaissance. La duchesse la reconforte, lui fait de doux reproches.

La jeune fille reste silencieuse; elle tremble seulement lorsque madame de Villefort vient à lui parler de Soubise, que ce suicide eût été.

Et c'est alors qu'elle prononce son premier mot: —Oui, il se serait tué, à son tour... je sais bien...

Fais, plus bas, poursuivant la même idée: —Peut-être cela eût-il mieux valu...

Après quelques minutes la duchesse lui dit: —Je vais faire atteler. Vous n'avez pas la force de vous rendre à pied chez Soubise.

—Non, non, j'irai... j'irai seule.

—Pourquoi? Vous ne pouvez même pas vous tenir debout... J'irai à pied... la marche me calmera.

—On dirait, mon enfant, que vous redoutez de repartir devant lui. —Peut-être est-ce vrai... —Voulez-vous que je vous accompagne. Nous essaierons ensemble ses premiers reproches... Devant moi il n'osera pas se montrer trop sévère. —Merci, madame, vous êtes

bonne, mais à quoi bon? —Ce sera comme vous le désirez, ma pauvre fille.

Colette écoutait cette conversation. —Et moi, Michelle, me refusez-vous, si j'offre de vous accompagner jusqu'à la maison de votre père?

—Non. —Vous consentez?

—Oui, car j'ai à vous confier un secret... Oh! le secret vous le direz ensuite à Mme la duchesse, si bon vous semble...

Et si je ne le lui confie pas tout de suite, ajouta l'enfant avec tristesse, c'est que j'ai peur, c'est que j'ai honte... Ah! Dieu, oui, j'ai honte, j'ai honte!

La duchesse et Colette se regardèrent. —C'était donc bien grave? —Mme de Villefort ne s'oppose pas à son départ.

Michelle sort avec Colette. En passant devant Roland, le regard des deux jeunes gens se rencontrèrent. Et ces deux regards exprime la même horreur, la même tristesse morte.

Quelques instants après, Michelle et Colette sont dans la forêt. Colette n'ose pas interroger? Elle attend la confiance qu'on a promise, qu'on doit lui faire.

Elle attend longtemps. Ce n'est que lorsqu'elle arrive aux abords de Millepertuis et que Michelle court le risque de se trouver en présence de son

père, que la jeune fille se décide enfin à parler. Elle tombe dans les bras de Colette émue, bouleversée, et dont le cœur bat comme à l'approche d'un malheur personnel.

—Oh! mademoiselle, pardonnez-moi, avant toutes choses, de vous avoir choisie pour confidente, vous si chaste et si pure et dont je vais faire rougir le front.

Mais si vous pouvez deviner combien est grand le charme que vous exercez et quelle puissance vous avez sur tous ceux qui sont autour de vous, alors vous comprendriez que je n'ai pas voulu qu'une autre entendit le fatal secret pour lequel tout à l'heure j'ai failli mourir...

La tête cachée dans le sein de la jeune fille, elle reprit: —Me pardonnez-vous si je vous fais rougir.

—Vous avez mon pardon, puisque vous êtes malheureuse. —Faites-moi aussi une promesse... —Je vous promets tout ce que vous désirez.

—Plus qu'une promesse, un serment. —Un serment si vous y tenez. —Jurez-moi qu'après m'avoir entendue vous ne me mépriserez pas...

—Je vous le jure. —Jurez-moi que vous m'aimez comme auparavant...

—Je puis presque vous assurer que je vous en aimerai davantage...

—Oui, oui, dit Michelle avec exaltation, davantage, c'est cela, car je ne suis pas coupable...

Où, je suis innocente de tout, et c'est une infamie qui me déshonore, une infamie contre laquelle je me suis défendue, hélas! et à laquelle j'ai succombé...

Colette pâlit. Elle entrevoit, vaguement, l'atroce secret.

—Parlez, Michelle, parlez, ma pauvre fille.

—Ah! je vois que vous soupçonnez déjà ce que je vais vous dire... Tant mieux! Tant mieux! Sachez-le donc... Je suis... ah, mademoiselle Colette... comment dire... je suis... je suis enceinte.

Et elle s'abîma aux pieds de l'insistante dans une crise effrayante de rauques sanglots et de convulsions.

Où, Colette l'avait deviné, ce secret, depuis quelques semaines, et pourtant, lorsqu'elle l'entendit, elle en fut anéantie.

Elle fut longtemps à se remettre, et ce qui la tira de cet anéantissement, ce fut le spectacle de l'enfant qui se tordait à ses genoux.

Elle la releva. Elle la caressa. Elle cherchait des paroles de consolation, et dans sa première détresse elle ne trouvait rien à dire. A travers ses sanglots, Michelle criait: —Vous voyez bien, mademoiselle, il eût mieux valu me laisser